LETTRE

DE

Monseigneur LE CAMUS

Evêque de La Rochelle et Saintes

SUR

La Formation Ecclésiastique

DE SES SÉMINARISTES

Ὑμεῖς ἐστε τὸ ἅλας τῆς γῆς : ἐὰν δὲ τὸ ἅλας μωρανθῇ, ἐν τίνι ἁλισθήσεται ;

« Vous êtes le sel de la terre : si le sel vient à s'affadir, qui le remplacera ? » (*Matth.* v, 13.)

PARIS

H. OUDIN, ÉDITEUR

10, RUE DE MÉZIÈRES, 10

1902

LETTRE

DE

Monseigneur LE CAMUS

Evêque de la Rochelle et Saintes

SUR LA

Formation Ecclésiastique de ses Séminaristes

Monsieur et honoré Supérieur,

Nous voici arrivés au terme d'une première année avec l'expérience de notre nouveau programme d'études. Tous, élèves, maîtres, vous et moi, sommes d'accord pour constater les plus heureux résultats. Quelle somme de travail, quelle variété de culture, quel élan nous avons obtenus !

Est-il besoin, après cela, de se préoccuper des rares et superficielles objections qu'avait soulevées, à côté des plus flatteuses approbations, notre réforme ?

Pour les uns, notre plan était trop vaste et irréalisable. Ils oubliaient, ce que nous avions pourtant répété avec insistance, que nos professeurs n'ont pas à faire des cours d'Institut Catholique, mais des cours élémentaires, et que

le développement à donner aux diverses matières se mesure justement sur le temps assigné à chacune d'elles. De fait, le programme d'une première année a été épuisé exactement, dans les neuf mois qui viennent de s'écouler.

Pour d'autres — qui pourrait croire qu'ils vivent de notre temps et qu'ils se rendent compte de la situation de l'Église vis-à-vis de la société moderne ? — ils estiment superflu que le prêtre soit un savant, ou même aspire à le devenir. Etre correct, pieux, bien tenir les offices, faire de la musique à l'occasion, s'occuper des bonnes âmes de femmes qui ont recours à leur ministère, remplir dignement les fonctions ordinaires et périodiques du pastorat, n'est-ce pas tout ce qu'il faut pour être l'homme de Dieu ?

A ceux-là nous pourrions répondre avec saint Grégoire le Théologien, qui, dans son panégyrique de saint Basile[1], semble justement faire leur procès : « J'estime que, de l'avis de tous les hommes de sens[2], la culture intellectuelle est le premier des biens à rechercher ici-bas. Et je n'entends pas parler ici seulement de cette science la plus noble de toutes, qui est la nôtre et s'applique, sans se préoccuper des charmes littéraires, à la seule étude du salut et des choses spirituelles ; non, je vise tout particulièrement cette autre science humaine que bon nombre de chrétiens, fort mal inspirés[3], méprisent

---

1. S. Gregorii Theologi, *Oratio* XLIII, *in laudem Basilii Magni*.
2. Il dit : τον νοῦν ἐχόντων.
3. Pesez les mots κακῶς εἰδότες διαπτύουσιν (ils conspuent cette science) ὡς ἐπίβουλον καὶ σφαλερὰν, καὶ Θεοῦ πόῤῥω βάλλουσαν, et voyez comme le texte va droit à nos adversaires.

comme pleine d'écueils et éloignant de Dieu... Ils se trompent lourdement dans cette appréciation et ils doivent nous faire l'effet de maladroits et de grossiers qui voudraient voir tout le monde comme eux, pour dissimuler dans l'ignorance universelle leur propre ignorance, et interdire ainsi à tous de la leur reprocher... Oui, ceux qui n'ont que les mœurs ou que la science, ayant négligé d'acquérir celles-là ou celle-ci, me font absolument l'effet de ces borgnes qui se trouvent fort humiliés, soit qu'ils regardent les autres, soit que les autres les regardent. Ceux qui, par bonheur, possèdent tout à la fois la science et la sainteté sont des hommes voyant des deux yeux, complets et inaugurant dès ici-bas le bonheur de la vie future [1]. »

Mais mieux vaut plaindre leur aveuglement et déplorer leur illusion, plus encore que la naïveté avec laquelle elle s'exprime. Cette naïveté devient toutefois injustement agressive quand elle va jusqu'à accuser la science d'être un danger pour nos prêtres, et d'engendrer la série toujours croissante des désertions ou, pour employer le mot reçu, des évasions dans le clergé. N'est-ce pas, au contraire, l'enseignement insuffisant du Séminaire qui explique certaines défections, rares sans doute, mais survenant en dehors de la cause, la plus commune de toutes, je veux dire le cœur du pauvre prêtre amolli par le désœuvrement, troublé par l'ignorance, et livré aux passions de la

1. Tout le passage est à lire dans l'original pour bien juger de l'opinion et de la juste sévérité du saint docteur.

chair, souvent parce qu'il n'y avait pas dans sa tête ce qui fait germer les nobles et salutaires passions de l'esprit ? Peut-être serait-il plus sage d'étudier une si grave question en se plaçant au point de vue que nous indiquons. On risquerait de se rapprocher davantage d'une réponse conforme à la vérité.

Malheureusement il y a des tempéraments ardents qui, sans réflexion, jugent imprudent, inadmissible, dangereux, tout ce qu'ils n'ont pas eu le bonheur d'imaginer eux-mêmes, et de pouvoir tout d'abord présenter comme leur œuvre. Ce vice d'origine d'une réforme est généralement pour eux capital, si bien que, sans même se douter qu'ils se contredisent, après nous avoir dénoncés comme novateurs, ils se déjugent volontiers à la page suivante, en affirmant que nous avons simplement réussi à changer les titres des traités et rien de plus. Si c'est pour si peu qu'on se fâche, vraiment il aurait mieux valu ne pas se fâcher.

On nous a aussi reproché de mettre trop en honneur la théologie positive, comme si l'Église en avait eu d'autre durant les neuf premiers siècles de son existence, et si cette théologie, mieux que la scolastique, ne reposait pas directement sur l'acte de foi le plus absolu et le plus triomphant par lequel l'âme chrétienne honore Dieu. C'est elle, d'après nous, qui doit être la base et la préparation de la théologie spéculative, puisque, en fait de dogme, la foi doit ouvrir les voies et marquer le pas à la raison théologique. Elle répond, d'ailleurs, plus directement aux besoins de l'esprit moderne, lequel se plie avec moins

de peine devant le mystère, si la critique parvient à lui démontrer que le mystère a réellement fait partie de l'enseignement primitif de Jésus-Christ et de l'Église. Aussi avons-nous demandé à la réunion annuelle des Évêques protecteurs de l'Institut Catholique de Paris qu'une chaire de théologie positive proprement dite fût enfin créée, à côté des trois autres, pour répondre aux légitimes désirs des étudiants. Elle existe dans la plupart des grandes Universités, pourquoi manque-t-elle chez nous? Tout nous fait espérer qu'on n'oubliera pas une si légitime requête. Objecter qu'en enseignant la théologie scolastique on enseigne simultanément la théologie positive, c'est dire qu'en offrant à boire un mélange d'eau et de vin, on répond au besoin de celui qui a soif, mais ce n'est pas prouver qu'il ne vaudrait pas mieux laisser à chacun la liberté de prendre, à son gré et selon ses préférences, du vin pur ou de l'eau pure. Donnons donc aux élèves de l'Institut le droit de choisir, et nous verrons où les exigences du temps présent dirigeront le grand nombre. Notre proposition n'a, semble-t-il, aucune tendance révolutionnaire, car nous avons toujours réservé les droits de saint Thomas et de la scolastique à faire la synthèse rationnelle des dogmes dont nous aurons préalablement démontré l'origine apostolique.

Malheureusement rien n'est plus déraisonnable que le parti-pris. N'avons-nous pas vu à propos de l'importance, fort relative d'ailleurs, de deux cours par semaine donnés par nous aux sciences naturelles, un critique dont nous devons bien faire quelque cas, citer la lettre de Léon XIII

au Clergé de France, pour y lire la condamnation de ce que nous avions établi ? Or ce sont justement les termes de cette lettre qui nous ont inspiré la partie de notre programme ayant trait à cet enseignement scientifique. Faut-il croire que notre contradicteur a lu avec d'autres yeux que nous, ou pénétré avec une perspicacité qui n'est pas la nôtre, cette importante direction pontificale ? Jugeons plutôt qu'il a lu trop vite. C'est la seule excuse qu'on puisse admettre, quand il nous fait dire, un peu plus loin, que les saintes Écritures doivent être l'objet premier des études du clergé, « parce que c'est là le premier enseignement divin et traditionnel ». Nous avions dit : « Le plus essentiel des enseignements est ainsi devenu le dernier. Et cependant il était le premier *de droit divin et traditionnel.* » Mettre un non-sens à la place de notre parole si nette et si vraie, c'est tout au moins d'une inadvertance regrettable.

Au fond, comme on le voit, les deux ou trois observations qu'on a formulées, avec une bienveillance d'ailleurs incontestable pour notre personne, se perdent dans le concert à peu près unanime de satisfaction provoqué chez les intellectuels par notre programme. De fait, ceux qui nous ont approuvé paraissent seuls avoir eu raison. Car enfin à quoi servirait désormais de discuter devant les résultats acquis ? Songeons au philosophe qui, pour démontrer le mouvement, se mit à marcher. Nous marchons. Il a plu au Pape de bénir plusieurs fois et authentiquement nos efforts, d'applaudir à nos succès. Tout ce que nous pouvons souhaiter désormais, c est que ceux qui s'intéressent

au bien de l'Église viennent voir par eux-mêmes ce qui se passe chez nous, assister à nos examens, interroger nos séminaristes; ils tireront ensuite leurs conclusions. En attendant, je demande à vos collaborateurs de poursuivre leur œuvre avec courage, intelligence et dévouement, en toute simplicité et modestie, comme ils l'ont fait jusqu'à présent, ne prétendant en remontrer à personne, mais simplement se conformer à un programme tracé pour mon diocèse et non pour les diocèses des autres. Dieu ne saurait manquer de bénir notre bon désir.

Toutefois, comme faire des prêtres cultivés ne répond qu'à une partie de nos plus vifs désirs, et que nous voulons, avec plus d'énergie encore, faire des prêtres vertueux, il nous a paru utile de vous adresser cette seconde lettre sur l'importance que vous devez donner au choix de nos Séminaristes, à leur probation ou formation spirituelle, à la direction définitive de leur ministère. Elle complétera à peu près l'ensemble de nos vues sur l'éducation ecclésiastique.

I

Et d'abord qui faut-il recevoir au Séminaire ?

Ce serait une erreur grave que de vouloir, en raison du malheur des temps, y admettre tous les candidats qui se présentent. Il n'est pas nécessaire, pour le bien de l'Église, d'avoir beaucoup de prêtres, mais il est capital de n'en avoir que de bons. Les insuffisants et les douteux surchargent la barque ou encombrent la route et

compromettent l'activité des meilleurs. Les mauvais sont le chancre qui ronge, les voleurs qui pillent, les brigands qui tuent le troupeau : *Fur non venit nisi ut furetur, et mactet, et perdat*, a dit le Maître [1].

Votre devoir, à vous, Monsieur le Supérieur, comme portier de l'Église de Dieu, est, avant d'ouvrir la porte, de demander à celui qui frappe : D'où viens-tu ? Qui es-tu ? Que veux-tu ?

D'où viens-tu ? Quelle est ta famille ? Il importe peu qu'elle soit noble ou roturière. Dieu prend son bien où il le trouve. Tous les Apôtres furent fils du petit peuple, et les grands ouvriers de Dieu sont issus, pour la plupart, d'origine humble et pauvre. Visiblement il plaît au Seigneur de montrer sa force en choisissant, pour son œuvre, les instruments les plus misérables aux yeux des hommes. De nos jours surtout, soit que la noblesse et la bourgeoisie refusent leurs fils à Dieu, soit qu'elles affectent de les donner de préférence à certains ordres religieux, ce qui peut paraître regrettable, la grande majorité des prêtres voués au pastorat se recrute généralement dans les classes inférieures de la société. Il est juste d'ajouter que presque toujours c'est dans des familles où l'exemple du travail, de la probité, du courage, a préparé l'enfant à la vie robuste et forte du sacrifice dans le devoir ; et, s'il est vrai que des fleurs exquises peuvent accidentellement naître sur le fumier, comme dit le Psalmiste [2], il

---

1. *Jean*, x, 10.
2. *Ps.* cxii, 7.

est plus sage de les chercher dans l'herbe saine et vigoureuse de nos prairies, ou dans les terres soigneusement cultivées de nos jardins. La question d'origine ou de provenance, sans être capitale, mérite d'attirer l'attention du Supérieur à qui on présente le candidat. Des parents mal famés pourraient, plus tard, devenir un ennui pour le jeune prêtre, soit par leur conduite, soit par leurs vues intéressées, soit par leur situation besogneuse ou leurs habitudes de quémandeurs, enfin par l'absence de cette fierté personnelle qui doit toujours demeurer, même chez le pauvre, un signe de réelle dignité. Très sagement l'Église avait, dès l'origine, établi qu'une mauvaise parenté serait, pour l'admission aux saints Ordres, une réelle irrégularité.

Autrement essentielle et décisive doit être la réponse à cette seconde question : Qui es-tu? Qui es-tu comme tempérament, comme nature, comme complexion morale? Non pas que le jeune candidat doive avoir toutes les vertus, mais il faut que du moins il vous apparaisse, au premier coup d'œil, comme un brave jeune homme [1]. La droiture, l'honnêteté, l'horreur de la duplicité, du mensonge, de l'hypocrisie, ont dû déjà se révéler au fond de sa nature, en sorte que celui qui vous le présente et se porte son garant puisse dire de lui, comme le Maître de Nathanael : *Ecce in quo dolus non est* [2]! Ma conviction bien

1. Le concile de Trente dit : « Quorum indoles et voluntas spem afferat eos ecclesiasticis ministeriis perpetuo inservituros. » Sess. XXIII, c. 18.

2. *Jean*, I, 47.

arrêtée est que cette simplicité ou honnêteté naturelle doit être inscrite la première sur le certificat de celui qu'on vous présente ; car, si elle n'est pas innée, il sera difficile de l'acquérir, et on risque fort de multiplier dans le sanctuaire la race dangereuse et détestable des rusés, des intrigants, des sournois et des trompeurs. On sait comment Jésus flagella les Pharisiens, et le souci qu'il eut de choisir ses auxiliaires en dehors des hypocrites et des menteurs, en sorte que, s'il fallait qualifier le groupe des Apôtres et des Disciples, on devrait dire qu'il fut avant tout le groupe des honnêtes gens. Quand l'âme du candidat séminariste ne rend pas d'abord le son de l'honnêteté, fermez-lui la porte. Dans le monde, ce jeune homme pourra réussir, parce que le milieu transformera parfois en qualités utiles ce qui dans l'Église serait vertu très suspecte. Avec le danger permanent que créent aux âmes peu droites d'instinct certains principes réflexes et une casuistique parfois trop tourmentée, ce Séminariste devenu prêtre n'aura jamais la bonne et séduisante physionomie de l'homme de bien, gagnant, tout d'abord, les cœurs, par le spectacle de sa droiture humaine et de sa simplicité religieuse. Je recommande instamment aux éducateurs premiers qui vous proposent les jeunes gens formés par eux, et qui les ont dès longtemps vus à l'œuvre, de ne vous les amener qu'après avoir acquis la certitude qu'ils possèdent cette honnêteté fondamentale se révélant d'instinct par l'horreur du mal et le goût du bien, disposition native que rien ne saurait suppléer. S'ils ne peuvent pas vous dire en conscience : *Ecce in*

quo dolus non est! qu'ils dirigent ailleurs leurs protégés. L'Église ne veut pas courir la chance d'avoir un jour pour ministre quiconque n'est pas, avant tout, essentiellement droit et loyal.

Il n'est pas, en effet, de vertu qui puisse combler cette lacune et faire oublier un vice si radical. Ni la piété, ni la chasteté, ni la charité, ni la foi elle-même, n'y suffiraient. Puisqu'on ne saurait être bon chrétien qu'à la condition de se montrer superlativement un honnête homme, jugez de l'honnêteté qu'il faut pour être bon prêtre, et rejetez, sans hésitation, tout ce qui, au point de vue de la droiture, de la loyauté, de la simplicité, vous paraîtra suspect. Il vaut mieux dix prêtres de moins qu'un seul prêtre de trop.

J'ai une telle confiance dans les natures droites que je serais disposé à passer sur les autres insuffisances, toutes les fois qu'on peut dire : « Il y a dans ce Séminariste l'étoffe d'un honnête homme ! » Mon appréciation serait pourtant excessive, et il faut bien reconnaître que certaines qualités de l'esprit s'imposent aussi à des degrés divers.



La première de toutes est ce qu'on appelle la rectitude du jugement, ou, si l'on veut, ce sens commun qui évite les inconséquences dans la vie pratique, inconséquences tellement voisines de la légèreté, de l'inintelligence, de la défaillance morale, qu'elles en ont, au dehors, tous les fruits amers ; inconséquences qui trahissent chez un homme l'absence de suite logique dans la direction de sa vie morale, intellectuelle et pratique ; inconséquences qui ne permettent pas à ses supérieurs, pas plus qu'à ses

inférieurs, de raisonner avec lui comme avec le reste des hommes, et qui dictent parfois à celui qui y est sujet de ces résolutions subites et étranges capables de troubler, sinon de compromettre, le plus zélé des ministères. Que d'ennuis créent à eux et aux autres des prêtres sans jugement, et que de vies droites et généreuses deviennent stériles et encombrantes, ou même dangereuses, parce qu'elles n'ont pas cette justesse d'appréciation ou ce sens commun qui doit invariablement tenir le gouvernail et diriger l'embarcation ! Les sujets pondérés sont, du moins dans le ministère paroissial, ceux qui font le plus de fruit. Quand un Séminariste s'annonce comme judicieux, prudent, pacifique, faites-en grand cas. Par contre, délivrez-nous impitoyablement des esprits faux.



Le prêtre, appelé à instruire les autres, devra nécessairement lui-même, à des degrés divers, devenir un docteur. Je ne reprendrai pas ici le catalogue des sciences qui doivent orner son esprit, mais je vous prierai de voir, avant toutes choses, si cet esprit est susceptible d'être convenablement orné. Il n'est pas douteux qu'il faut à nos séminaristes une portée intellectuelle parallèle à la portée morale. S'ils ne sont aptes qu'à être hommes d'oraison, qu'ils aillent prier dans le cloître ; mais s'ils doivent prêcher, qu'ils soient des prêtres instruits. C'est aux directeurs de nos petits séminaires de voir s'il y a dans les candidats qu'ils viennent vous offrir l'intelligence requise pour faire des pasteurs éclairés. Quand elle fait défaut, qu'on ne tente pas l'expérience. Avec les instructions précises que nous vous avons données à ce sujet,

elle ne saurait aboutir, et on aura simplement fait des déclassés, des mécontents, sinon des ennemis.

Nous n'avons écrit nulle part, comme certains l'ont supposé, que le baccalauréat universitaire était requis pour entrer dans notre Grand Séminaire, mais nous estimons que, l'examen imposé par nous étant à peu près identique à celui de l'Université, il peut être sage d'aborder celui-ci, ne serait-ce que pour prouver officiellement à tous que le sanctuaire n'est pas le refuge des non-valeurs, et que nos jeunes gens, loin de se consacrer au service de Dieu parce qu'ils ne sauraient faire autre chose, choisissent l'autel avec ses sacrifices, alors que le monde leur était ouvert avec les plus légitimes espérances.

Que si à ces dons, sérieusement constatés, d'une nature droite et intelligente vient se joindre la certitude que la vocation n'est en aucune sorte intéressée, si vous sentez dans cette âme de dix-huit ans la générosité ou l'ardeur naissante qui devra plus tard travailler et tenir sans cesse en éveil le cœur du prêtre catholique, Portier de l'Église de Dieu, ouvrez à celui qui frappe : *Huic ostiarius aperit*[1]. Ce n'est pas un voleur, il ne ment pas et ne veut pas tenter l'escalade, il ne vient pas sous une mauvaise impulsion, *Non venit aliunde.* Si vous entrevoyez qu'en présence d'un noble exemple donné, d'une belle œuvre à faire, d'un sacrifice à accomplir, quelque chose vibre dans sa jeune poitrine, soyez heureux. La terre que Dieu vous propose de cultiver sera féconde.

---

1. *Jean*, x, 3.

C'est parce qu'il importe de travailler seulement les bons fonds, que je vous recommande d'éliminer, sans hésitation, tout ce qui ne répond pas aux conditions premières que je viens de tracer. Ne dites pas : « Il ne nous restera que le très petit nombre ! » Ce seront les trois cents braves de Gédéon qui n'avaient pas bu en suivant les instincts grossiers de la bête ; il n'en faudra pas davantage pour battre les fils de Madian. « *Satius paucos bonos, quam multos habere ministros* », dit le quatrième concile de Latran, faisant écho à ce cri de douleur que nous relevons dans une homélie faussement attribuée à saint Jean Chrysostome : « Tant de prêtres, et si peu de prêtres ! Tant qui portent le titre, et si peu qui font les œuvres [1] ! » Comme conclusion, n'oublions pas cette parole de Pierre de Blois : « *Sacramenti dignitas ex indignâ numerositate vilescit* [2]. »

II

Quand l'artiste a choisi à son gré le bloc de marbre, de granit, ou simplement de terre glaise qu'il veut modeler, il n'a plus qu'à se mettre à l'œuvre pour réaliser son idéal.

D'abord il contemple avec amour cette matière première qui à d'autres ne dirait rien, mais que son imagi-

---

1. Chrysost., *hom.* XLIII, *op. imperf. in Matth.* : « Multi sacerdotes et pauci sacerdotes, multi nomine, pauci opere. »
2. Petr. Bles. *ad Rich. Episc. Londin.* Epist. CXXIII.

nation lui présente déjà transformée et ornée sous le travail long et intense d'une élaboration patiente et courageuse. Puis il se met à l'œuvre. C'est ici votre histoire, Monsieur le Supérieur, et celle de vos collaborateurs que je vais retracer.

Dans les premiers siècles de l'Église, c'est autour de quelque personnage célèbre par sa science, son éloquence, sa sainteté surtout, que se groupaient les jeunes gens désireux de consacrer leur vie à Dieu dans le sacerdoce et l'apostolat. Ils choisissaient leur maître, le gardaient, ou s'en passaient à volonté. Rien de très régulier n'exista jusqu'au moment où, les Ordres religieux se constituant, il y eut un moule officiel par lequel devait passer toute âme voulant suivre la règle des grandes familles écloses tout à coup, en Orient ou en Occident, sous l'inspiration de saint Antoine, de saint Basile et de saint Benoît. Mais, même alors, une grande partie du clergé séculier échappe à cette formation normale, et si, plus tard, les Universités groupent la jeunesse qui travaille pour Dieu dans un commun et splendide effort intellectuel, elles la laissent encore trop livrée à elle-même et en dehors de ce recueillement dont on a dit : *Clericum solitudo facit ;* de cette séparation du monde qui prépare sérieusement à la lutte ceux qui l'ont acceptée : « *Incedunt securiùs,* écrit un saint docteur, *resistunt fortiùs ;* » de cette influence silencieuse mais permanente de l'Esprit-Saint couvant dans les âmes la vie sacerdotale et y élaborant peu à peu l'image de Jésus-Christ dans l'éclosion de ses divines vertus.

La réforme prescrite par le Concile de Trente, même sous sa forme embryonnaire, fut une très heureuse inspiration. La gloire de la France a été de produire, à son heure, les deux prêtres qui devaient la réaliser dans son plein développement. Saint Vincent de Paul et M. Olier, en séparant les grands des petits Séminaires, ont donné à l'œuvre qu'ils fondaient ce caractère éminemment pratique qui devait assurer son succès, et ménager à l'Église l'élément essentiel de son règne et de son triomphe dans le monde moderne.

Ces deux grands éducateurs du clergé semblent avoir eu la conception la plus sage et la plus complète du régime parfait des Séminaires : une sorte de liberté aisément compatible avec une sérieuse discipline, et où, dans une piété forte, l'âme du jeune lévite se laisse bientôt voir avec ses qualités et ses défauts. Ce que l'on a ajouté plus tard n'a pas été peut-être un bien, et le Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, nous paraît, du moins selon l'expérience que nous en faisions il y a quarante ans, avoir continué, plus fidèlement que tout autre, l'idée vraie du fondateur. Je sais bien que le milieu même où il se recrutait, la catégorie des élèves admis et dont les vocations étaient visiblement généreuses — ils avaient pour la plupart renoncé à des carrières brillantes que leur assuraient leur talent, leur fortune ou leur famille — constituait très heureusement une atmosphère à part, où le Séminariste n'est plus l'élève en tutelle et sous l'œil du surveillant, mais le jeune homme qui se sent libre, qui se gouverne tout en étant soumis à la règle. On constatait

alors dans cette chère et sainte maison ce phénomène significatif, que nul n'était officiellement renvoyé, mais que les sujets douteux en sortaient d'eux-mêmes, pour rentrer dans le monde, sitôt qu'ils avaient expérimenté leurs insuffisantes dispositions à la vie ecclésiastique. On n'y avait pas de place fixe à l'oraison, à la messe, à la lecture spirituelle, et dès lors pas de contrôle pour constater les infidélités des moins fervents. Le résultat de cette liberté n'en était que plus efficace. Après un certain temps d'irrégularité croissante, l'honnête mais faible jeune homme, se comparant à ses confrères pieux, corrects, fervents, concluait qu'il n'était pas à sa place, et il se rendait justice en s'en allant.

Je sais bien qu'il ne pourra jamais en être ainsi dans nos Séminaires de province. Mais ne serait-il pas aisé d'y donner aux élèves une idée plus exacte du caractère même et des conditions de leur vocation, en leur mettant sans cesse sous les yeux que la vie du prêtre est un héroïque sacrifice ; qu'on n'est tenu de l'embrasser que quand l'appel de Dieu est évident, irrésistible ; qu'on peut être excellent chrétien dans le monde en y gagnant honorablement sa vie, en sorte que nous resteraient seules fidèles les âmes généreuses ? Les vocations mal établies et incertaines prendraient une autre direction sans aucun détriment pour l'Église.

En réalité, n'est-ce pas le contraire de ce que je souhaiterais qui se produit ? Le Séminariste s'est fait, grâce à l'entourage des amis et de la famille, une idée fausse du sacerdoce. Il y voit non pas un sacrifice à offrir, mais une

récompense à s'assurer ; non pas précisément la mort au monde et à ses jouissances même licites, mais une vie aisée dans sa correction, honorable et honorée ; non pas une privation perpétuelle, mais un bien-être certain. Par suite, il craint de manquer le but si désirable à son œil trop humain. Il risque, bien souvent, d'être vertueux, moins pour s'exercer à remplir dignement, plus tard, le ministère sacerdotal, que pour s'assurer que ce ministère de tout repos lui sera confié, et de là tant de prêtres qui restent inférieurs à leur devoir ! Il faudrait sans cesse représenter aux jeunes lévites qu'ils sont aptes à remplir dans le monde d'autres fonctions moins héroïques, et, au point de vue humain, plus avantageuses. C'est en les tenant avec insistance sous cette tentation, en leur montrant la porte toujours ouverte, qu'on obtiendra les libres et vaillants soldats de Jésus-Christ. Voilà une première phase de ce que j'ai appelé la probation.

Et remarquez que cette transformation, très importante à mon avis, de l'idée que le jeune homme doit se faire de sa mission future et du sentiment élevé qu'il doit avoir de sa situation, non pas d'étudiant mais de religieux au Séminaire, ni ne supprime, ni n'amoindrit la règle elle-même. Il n'est pas de maison où celle-ci soit plus en honneur qu'à Saint-Sulpice de Paris. Ma pensée est seulement d'indiquer dans quel esprit large il faut la suivre, et comment le sentiment de la dignité, disons de la valeur personnelle, doit donner sa caractéristique spéciale à la sainte obéissance dont on fait preuve. Pour parler plus clairement, pas de Séminaristes *ad oculum*

servientes[1]. A Saint-Sulpice on nous disait : « Si on ne peut demander une permission au Directeur absent, on la demande pieusement devant une des statues de la Sainte Vierge, que l'on salue comme la première supérieure de la maison. » Voilà la liberté s'exerçant conformément à la règle, dans une saine et virile piété.

Je n'ai pas à retracer ici les détails de cette règle présidant si heureusement à la vie du Séminaire. Une longue expérience en a fixé depuis longtemps les points essentiels. Ce qui devait nous préoccuper, c'est l'esprit dans lequel il faut la suivre ; or c'est lui que je viens de préciser.

Oui, la discipline idéale d'un grand Séminaire est celle qui, tout en maintenant entre deux rives protectrices le courant de vie morale et religieuse du jeune homme, ne lui interdit pas ces initiatives révélatrices, ces effusions subites, ces écarts même primesautiers où se laissent voir, à l'improviste, les défauts et les vertus d'une nature qui se livre sans trop se surveiller. Alors interviendra utilement l'action paternelle du Directeur. Il a pu sonder d'un coup d'œil le fond de cette âme riche d'espérances et de dangers, pleine de nobles passions, qui, heureusement dirigées, deviendront autant de belles vertus : *Culturâ adhibitâ in virtutes adolescunt,* mais qui, au contraire, négligées ou mal cultivées, se transformeraient en vices nombreux : *Si negligantur, in vitia silvescunt.* Qu'il ne s'effraie pas parce que ces passions sont ardentes, mais

1. *Éphes.* VI, 6.

plutôt qu'il se réjouisse. Ne vaut-il pas mieux la mer avec ses superbes agitations que la flaque d'eau du marécage avec son calme sans beauté ? Plus est puissante la force qu'il a à diriger, plus grands doivent être ses efforts pour la maîtriser, et plus évident sera son mérite, s'il réussit dans son labeur. Quel ministère passionnant que le sien, et comme il doit, sans cesse, supplier Dieu de l'éclairer de ses lumières et de le seconder de sa grâce ! Il y a là une culture morale qui ressemble fort à une création, et quelle création que celle d'une âme de prêtre !

Pour que l'influence du Directeur soit réelle, il faut qu'il amène peu à peu le dirigé à une ouverture parfaite de cœur. A cette condition seulement, il pourra mettre utilement la main à l'œuvre pour travailler la terre dont il prend la responsabilité. Il obtiendra cette ouverture filiale, s'il se révèle lui-même comme père et ami, père que l'on vénère, ami pour qui on n'a plus de secrets. Supériorité morale qui s'impose, bonté qui séduit, voilà le double élément de triomphe sur lequel il devra compter.

Il ne paraîtra jamais effrayé ou découragé par les défaillances que le dirigé laissera paraître ; tout au plus s'il s'en attristera un peu comme étant siennes, en sorte que sa propre vie semblera intimement unie et confondue avec celle qu'il veut transformer. Alors sa main amie, délicate, mais courageuse, interviendra utilement pour redresser, pour émonder, pour arracher ou consolider ce qui était en péril. Sa parole s'efforcera en même temps de dicter les devoirs multiples et de préciser les vertus par ordre de mérite

Entrons dans le détail. Ce n'est pas la chasteté qu'il placera la première, faisant, comme cela arrive souvent, porter les examens les plus obstinés du jeune homme sur cette fleur de pureté qui est la gloire du prêtre catholique, mais qu'on aurait tort de traiter comme l'unique nécessaire. Rien ne serait plus faux et plus dangereux qu'un tel procédé. Il faut donner en cette matière au Séminariste des principes catégoriques qui deviendront sa future sauvegarde, et éviter de jeter son âme dans ces scrupules perpétuels qui font voir des crimes là même où ne s'est peut-être pas exercée la pleine liberté. Bien distinguer, avec une grande largeur d'idées, ce qui est mal de ce qui ne l'est pas, et détourner rondement l'imagination de l'honnête jeune homme de ces mille questions qu'une casuistique malsaine se pose parfois fort mal à propos, tel est le premier devoir du Directeur. Le second sera de ne pas lui laisser ignorer les difficultés qu'il aura à vaincre pour garder une chasteté perpétuelle. Rien ne serait plus cruel que d'engager un enfant à accepter un joug très lourd en lui tenant caché tout ce qu'il aura de pénible. Il importe que la victime sache d'avance à quel sacrifice elle marche, et, si elle hésite, ou si elle n'a pas prouvé, par une vertu solide, qu'elle est capable de l'accomplir, il faut la détourner de ce qui serait une suprême imprudence. Ce n'est pas au moment du sous-diaconat qu'elle devra peser l'importance du pas qu'elle va faire, mais bien avant d'arriver au pied de l'autel, dans le silence de la cellule et les confidences loyales de la direction.

Au reste, cette initiation à la connaissance du mal, si

douloureuse pour tant d'âmes pures, sera généralement le résultat fatal du séjour obligatoire à la caserne, ce lieu de promiscuité, où, avec une brutalité dégoûtante, le vice impur parle et agit cyniquement. Votre jeune homme verra alors distinctement le choix à faire entre deux voies. Il vous reviendra vous révélant le fond de son âme ; s'il est hésitant, embrassez-le paternellement et renvoyez-le au monde en disant : « *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est*[1]. » Au moins que nul n'ait le droit de vous accuser plus tard d'avoir jeté sur des épaules incapables de la porter et cependant, grâce à vous, assez téméraires pour la demander, l'affreuse chape de plomb que les malheureux traîneront jusqu'à la fin de leurs jours. Assurez-vous encore qu'il y aura assez d'héroïsme dans votre jeune clerc pour arracher l'œil et couper la main devenus dangereux. Pour cela donnez-lui l'habitude de la mortification, cette énergie morale et physique qui insensiblement ou violemment tue en nous le vieil homme par une série de petites morts volontaires et amène ainsi la victoire finale dans une vie supérieure. Elle n'est pas rien que la vertu des religieux dans les cloîtres, elle s'impose comme nécessité à tout chrétien et comme élément de perfection plus à nos Séminaristes. Nul n'aura été sérieusement préparé au sacerdoce et aux obligations qu'il implique, s'il ne s'est formé à contrarier, toutes les fois que la grâce l'y invite, les désirs ou besoins premiers, même légitimes, de la

---

1. *Matth.* XIX, 11.

nature, et par tous les moyens, à faire sentir au corps qu'il doit rester, vis-à-vis de l'âme, dans une perpétuelle sujétion. *Castigo corpus meum et in servitutem redigo!* s'écriait saint Paul[1]. *Castitas à castigando venit,* a-t-on dit. Si le Séminariste veut être chaste, qu'il soit donc mortifié. Inspirez-lui la plus haute idée des engagements d'honneur qu'il va prendre, du mérite qu'il aura à les tenir, lui représentant que, si une défaillance en amène aisément une autre, la fidélité parfaite rend la chasteté absolue moins pénible à la nature. Le célibat ecclésiastique étant une loi sévère de l'Église catholique, il est évident que seuls peuvent devenir ministres de cette Église les hommes exceptionnels capables de l'observer : *Non omnes, sed quibus datum est.*

Mais ce serait une grave erreur que de croire quelqu'un appelé au sacerdoce par cela même qu'il a la chasteté facile. On peut, parce qu'on a un tempérament à part, une nature froide et sans expansion, être chaste et rester quand même un prêtre déplacé dans le champ du Seigneur. Dussé-je paraître me répéter, je vous en supplie, ne changez pas l'axe de la vie morale et religieuse, ne mettez jamais ce qui est de droit ecclésiastique au-dessus de ce qui est de droit naturel. Avant tout, dans le ministère de formation ou de probation que je vous recommande, portez votre attention sur les relations de l'âme du jeune lévite avec la vertu de justice. Celle-ci est la vertu

---

1. *I Cor.* IX, 27.

primordiale, et, sur ce point, je vous conseille les plus longs examens, les plus minutieuses épreuves. Je vous ai recommandé les natures honnêtes, quand il s'agissait de choisir les candidats. Je vous supplie de faire épanouir, sous toutes ses formes, la vertu d'honnêteté, ne tolérant sur ce point rien d'incomplet, rien de douteux, chez celui qui veut être prêtre. Si vous voyez en lui une tendance native et inconsciente au mensonge, à la déloyauté, à l'hypocrisie, éprouvez, tentez, et si la réponse à l'épreuve n'est pas toute satisfaisante, n'insistez pas en comptant sur une transformation future. Au contact du monde et de sa malice, cette transformation ne viendra pas, ou elle ne sera que passagère : *Cum justis non scribantur*[1]. N'allez pas risquer d'introduire dans le sacerdoce des hommes qui peuvent n'avoir pas le respect le plus scrupuleux du bien d'autrui, bien pourtant remis à leur sollicitude comme un dépôt sacré ; des hommes qui ne craindraient pas d'abuser de leur influence pour rechercher ou même capter des héritages ; des hommes âpres au gain et prêts à dévorer le troupeau qu'ils doivent nourrir ; des hommes dont la parole d'honneur ne vaudrait pas toujours un contrat ; des jaloux, des méchants, capables de se faire inspirateurs, ou même auteurs anonymes de ces lettres diffamatoires qui sont la honte d'un clergé ; des lâches qui, même quand ils n'auront plus rien du prêtre, se respecteront assez peu pour ne pas renoncer au sacer-

1. *Ps.* LXVIII, 29.

doce. L'Église vous crie : *Ab homine iniquo et doloso erue me* [1]. Si vous voyez dans le cœur du Séminariste, même le plus régulier, le plus fervent, le plus intelligent, des éléments qui vous fassent craindre pour son honnêteté future, dites-lui avec douleur, mais sans hésiter, qu'il n'est pas pour l'Église. S'il se corrige peu à peu plus tard, tant mieux pour lui et pour le monde où il vivra, mais, de grâce, ne courez pas le risque de l'attacher au sanctuaire. Il y ferait plus de mal peut-être qu'un libertin, car, je le répète, et nul ne me démentira, la pire des plaies du sacerdoce, aux yeux du monde lui-même, serait une insuffisance notoire d'honnêteté. Comme on se sera déjà préoccupé de cette vertu fondamentale au moment même de l'admission, il n'y aura, selon les témoignages déjà rendus à son sujet, qu'à poursuivre cette étude en scrutant de toutes manières l'âme du Séminariste, en surveillant ses tendances, en appréciant à fond sa simplicité et sa bonté. On verra aisément si la droiture est son lot naturel, et comme il en sera ainsi le plus souvent, il n'y aura qu'à cultiver, à rendre de plus en plus délicate sa conscience, en lui inspirant l'horreur profonde de tout ce qui n'est ni juste, ni franc, ni vrai, ni loyal, ni charitable, ni bon. Ce travail sera du plus haut intérêt, et donnera des fruits très consolants. Visez, avant tout, à faire du prêtre un homme d'honneur, et il sera honoré.

---

1. *Ps.* XLII, 1.

Il faut, en même temps, qu'il soit un homme de foi, et par là j'entends qu'il vive aussi loyalement vis-à-vis de Dieu que vis-à-vis de ses semblables. Il ne s'agit pas pour lui d'avoir la foi commune des fidèles, il doit avoir l'esprit de foi qui anime et transforme toute une vie. Prévenez le Séminariste contre tout ce qui devient routine, et par là élément de mort. Que la règle spirituelle à laquelle il veut s'astreindre, et que vous approuverez, n'enchâsse pas entièrement sa vie, mais qu'elle se prête à l'imprévu et aux élans que le zèle sacerdotal provoquera en son cœur. En un mot, qu'il ne s'endorme pas sur un règlement, si utile soit-il, se disant que là est le dernier mot de sa perfection sacerdotale, mais plutôt qu'il écoute, interroge, et suive l'Esprit qui est en lui : *Spiritum nolite extinguere* [1]. Alors la foi vivifiera toutes ses œuvres, depuis les plus humbles jusqu'aux plus importantes. C'est dès le Séminaire qu'il faut habituer l'âme à répondre à tout appel intérieur : *Ecce ego* [2] ! « Me voici ! » comme disait le jeune Samuel. Cet esprit de foi empêchera plus tard le prêtre d'entrer insensiblement dans la catégorie des mercenaires. Lui seul peut suppléer les talents naturels, la grande éloquence, la science profonde, s'ils font défaut, et par lui on aura toujours le bon prêtre, l'apôtre, le vrai pasteur.

Aisément un Directeur jugera de l'aptitude d'une âme à se tenir sans cesse au service de Dieu. Il l'habituera

1. *I Thess.* v, 19.
2. *I Rois*, III, 4.

à ne voir en toutes choses que Celui à qui elle a voulu se consacrer. L'esprit surnaturel est le thermomètre de la vie religieuse chez tout chrétien, à plus forte raison chez le prêtre. Par lui vous habituerez le jeune clerc à regarder toujours en haut et jamais en bas. C'est le *Sursùm corda!* à l'état permanent qui doit retentir à l'oreille et dans l'âme de celui que vous voulez faire vrai ministre de Jésus-Christ. Ainsi vous encouragerez ses velléités généreuses, ses mortifications, ses sacrifices, lui redisant, sans vous lasser, et comme invariable mot d'ordre : *Tu autem, ô homo Dei!* Il faut que la marque du Maître, imposée et acceptée, soit si profondément gravée dans son âme, qu'elle ne puisse plus être perdue de vue un seul instant dans le cours de la vie. Il n'est pas vrai que le prêtre soit un homme comme les autres. Il doit au contraire se distinguer du reste de l'humanité, au dehors et au dedans, par cette série d'obligations librement contractées qui font de lui un être tout à fait à part. Cette séparation nécessaire est encore une des faces du sacrifice qu'il faut tenir sans cesse devant les yeux du Séminariste. Est-il capable de l'accepter généreusement?

Entrant plus avant dans les détails de la vie morale, et après avoir assuré les bases essentielles de la vie religieuse, vous devrez vous occuper patiemment de découvrir, de surveiller et de corriger les défauts de caractère. Que de prêtres entravent leur ministère et troublent le bonheur de leur vie d'ailleurs correcte par des travers naturels qu'ils n'ont pas amendés! Je sais que les tempéraments ne se refont pas, et nous devons, bon gré mal gré,

subir un peu chacun le nôtre. Mais du moins faut-il chercher à l'améliorer. Quoi de plus malheureux qu'un prêtre jaloux et ombrageux ? Tout conspire à empoisonner douloureusement une existence qui, sans la préoccupation des succès ou de l'influence d'autrui, aurait été pleine de consolations. Quoi de plus inconséquent qu'un prêtre trop impressionnable, s'emportant parfois jusqu'à la colère, s'oubliant dans ses appréciations et ses paroles, jusqu'à l'injustice, obligé sitôt après d'exprimer des regrets et de réparer par des excuses le mal qu'il a fait par sa vivacité? La faiblesse, l'irrésolution, l'inconstance, l'excessive timidité, ont aussi leurs dangers, non moins sérieux que ceux de l'obstination. La vanité, engendrant tantôt la légèreté, tantôt la témérité imprévoyante, l'égoïsme, entretenant l'esprit de rancune et fermant le cœur à la pitié, doivent être énergiquement combattus.

Et n'allez pas vous effrayer de la multitude de ces ennemis. Il est une vertu si grande, si large, si puissante, si divine, qu'elle les met en déroute tous à la fois ; j'ai nommé la charité. Oh ! que je voudrais vous voir l'établir, sous toutes ses formes, avec ses multiples rayonnements, dans le cœur de nos jeunes lévites ! Il suffit de lire, et d'analyser dans l'inoubliable chapitre de saint Paul [1], les formes industrieuses que prend cette incomparable vertu, pour comprendre qu'avec elle la jalousie ne trouve plus de place dans notre vie, car elle nous détermine à

---

1. *I Cor.* XIII.

contact direct avec les pauvres, soit par les visites à domicile, soit par la distribution hebdomadaire des aumônes et le catéchisme qui la complète, mais il l'habituera à conquérir, par ses prévenances, l'affection des condisciples qui lui reviennent le moins, à supporter sans se plaindre le caractère des plus désagréables, à couvrir, autant qu'il le pourra, les fautes des plus faibles, à les corriger fraternellement avec une grande suavité de paroles et une réelle effusion de tendresse, à rechercher les emplois où il pourra plus aisément se montrer bon et dévoué, à faire rayonner, en un mot, dans toute sa vie, cette sainte flamme qui s'entretient, sans doute, par l'exercice ou le contact perpétuel d'amour et d'abnégation vis-à-vis de nos frères, mais surtout par la présence en nous de la charité la plus haute, qui est l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Oh ! que c'est ici le point capital de la formation des Séminaristes ! Aimer le Maître, non pas seulement comme l'aime le commun des chrétiens, d'un amour de tendresse, de reconnaissance et d'admiration, mais d'un amour d'identification, puisqu'il faudra reproduire non pas rien que ses vertus, mais son activité même, sa puissance, son ministère en un mot. C'est pourquoi il importe, avant tout, de leur faire connaître le divin modèle par l'étude approfondie, intelligente, raisonnée, de l'Évangile. Ils devront lire les vies de Jésus les plus complètes et, par là, j'entends celles qui ne se contentent pas de raconter ce qu'a fait le Maître, mais qui pèsent sérieusement ce qu'il a dit. Toutes les fois que le biographe se sera borné à tra-

vouloir tout bien à autrui et à être heureux quand ce bien lui arrive : *Benigna est*. C'est elle qui calme notre vivacité naturelle, adoucit notre parole, rend notre nature patiente et lui donne la sérénité qui assure sa force : *Patiens est*. C'est elle qui excite notre énergie vitale, oriente son mouvement, supprime par sa sainte ardeur les hésitations d'un tempérament trop timide : *Omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet*. C'est elle qui fait fléchir l'âme obstinée, *Non æmulatur*, enlève au cœur l'irritation sourde et le mécontentement en quête d'une revanche : *Non irritatur, non cogitat malum*. C'est elle enfin qui tue la vanité en nous inclinant, dans un dévouement sans réserve, jusqu'au prochain le plus humble et le plus délaissé, *Non inflatur*, et qui fait taire tout égoïsme, *Non est ambitiosa*, en exigeant le don de soi-même non pas à un, mais à tous : *Non quærit quæ sua sunt*, ou comme il est dit ailleurs : *Per charitatem Spiritûs servite invicem*[1]. Son action est si profonde, si générale, si persévérante, qu'un prêtre charitable ne peut manquer d'être un prêtre aimé, béni et dont le ministère sera toujours fécond : *Sectamini charitatem!* vous dirai-je avec l'Apôtre, *Sectamini charitatem !* Faites prévaloir la charité dans l'âme de nos jeunes gens, et tout sera bien.

Comme les vertus s'apprennent surtout en les pratiquant, un bon Directeur avisera à former le Séminariste à l'exercice perpétuel de celle-ci. Non seulement il le mettra en

---

1. *Gal*. v, 13.

duire les discours du Seigneur, jugez que son travail est insuffisant, et passez à un auteur plus sérieux. Quoi donc ! on étudie à fond les paroles de tel ou tel philosophe, et celles de Jésus-Christ on se contenterait de les reproduire sans commentaire ! Est-ce que, par hasard, on les supposerait aisément intelligibles à tous dans leur sens le plus vrai, dans la liaison des pensées émises, dans les profondeurs mystérieuses qu'elles présentent toutes les fois qu'on veut les fixer et les pénétrer ? Mais il est tel et tel discours, dans l'Évangile de saint Jean, qui m'ont pris des mois entiers pour en préciser l'ordonnance logique et la portée réelle.

Il nous faut Jésus-Christ, non pas seulement à l'état vague et mystique où l'âme le poursuit flottant entre ciel et terre, mais à l'état précis et pour ainsi dire palpable qui nous le rend présent tel qu'il a vécu, qui nous le fait voir, entendre, admirer à côté de nous. Ainsi naît dans le cœur cette sorte d'amour intense, raisonné, vivant, dont je parlais tout à l'heure, et qui sera le foyer où s'alimentera sans cesse la vie du prêtre.

Appliquez-vous à faire vivement sentir aux jeunes lévites qu'il n'y a qu'un Juste, qu'un Saint, qu'un vrai Fils de Dieu, Jésus-Christ ; mais qu'en le saisissant par la foi inébranlable et par les œuvres, fruit nécessaire de cette foi et signe certain d'union avec lui, nous devenons nous aussi justes, saints et fils de Dieu. En sorte que l'identification de notre vie avec celle du Maître s'accomplit progressivement à mesure que la foi nous fixe, ou mieux nous anéantit en lui plus complètement.

Puisque l'Eucharistie est non seulement le symbole, mais le moyen sacramentel de cette union, vos jeunes clercs y chercheront l'élément premier de leur vie sacerdotale. Prêtres, sacrificateurs, pontifes par vocation, ils apprendront, dès le Séminaire, à s'identifier à la Victime qu'ils seront bientôt appelés à offrir. Les épreuves, les fatigues, les déceptions, les douleurs que leur réserve l'avenir, ils apprendront à les saluer d'avance comme la part généreuse qu'ils devront apporter eux-mêmes à l'holocauste où ils feront descendre, pour l'adorer, l'immoler, le manger, Celui qui sauve le monde.

Ces considérations capitales seront le thème ordinaire des conversations exquises appelées direction, où vous parlerez âme à âme à nos chers jeunes gens. Ainsi vous sèmerez patiemment, constatant, jour par jour, si la bonne, la meilleure de toutes les semences lève à votre gré. Il n'est pas de plus sûr moyen de faire un bon prêtre que d'établir ainsi Jésus-Christ en lui, ou mieux de le greffer lui-même très fortement sur Jésus-Christ. Plus tard il pourra communiquer aux autres ce qu'il aura individuellement et très heureusement reçu.

Pour bien réussir à ce labeur essentiel et décisif, il faut que votre parole demeure toujours forte et virile, exempte de ces miévreries, de ces jeux d'imagination, de ce langage étrangement figuré, dont le jeune homme, à tête reposée, sourira plus qu'il n'en profitera. Voyez comment parle Paul dans ses épîtres. Qu'il soit votre modèle. Ne donnons qu'une nourriture vraiment substantielle à ceux que Dieu nous charge de faire grandir

dans son amour. Empêchez qu'ils ne perdent leur ardeur d'âme dans le goût de ces petites dévotions nouvelles qui varient d'année en année avec les inventeurs. N'oubliez pas qu'ils auront à se présenter à leurs troupeaux comme des hommes, *Tu autem, ô homo Dei* [1], et non pas comme des femmelettes, et qu'ils devront être des prédicateurs de raison et non pas d'impression. L'affadissement général des âmes dans l'Église vient en partie de la déviation que font subir au vrai sentiment religieux une foule d'innovations excitant un enthousiasme passager, mais compromettant finalement la santé spirituelle, comme les sucreries, substituées à la viande, provoquent un instant l'estomac gourmand, mais ruinent en réalité les éléments essentiels de la vie physique. Est-il sage de faire insensiblement avancer au premier plan les Saints, qui doivent rester la cour, glorieuse il est vrai, mais simplement la cour, du Roi Jésus, en sorte que celui-ci finit, aux yeux des simples, par se confondre dans la foule, et souvent par y être acclamé moins fréquemment que tel ou tel d'entre eux à qui on demande de perpétuels miracles ?

Un directeur prudent ne laissera jamais intervertir les rôles dans le plan providentiel de la rédemption. Il maintiendra énergiquement chacun à sa place. Jésus-Christ d'abord, seul, à part, visiblement incomparable, unique auteur et moyen du salut : *Non est in alio aliquo salus* [2]. Dès qu'il sauve tout le monde, nul ne saurait partager

---

1. *Tim.* VI, 12.
2. *Actes*, IV, 12.

son universelle prééminence, ou son essentielle et éternelle royauté. Il domine tout, comme le ciel domine la terre. A ses pieds vous leur montrerez, douce et aimable vision, la très Sainte Vierge humblement et amoureusement prosternée, reportant à son Fils les hommages qui lui viennent de la terre, et, dans son âme inondée de grâces, reproduisant les saintes vertus de son Sauveur, autant qu'une simple créature peut réfléchir l'infinie beauté de Dieu. Ils l'aimeront d'un amour d'admiration, de tendresse et de reconnaissance, comme la Mère adoptive puissante et compatissante que Jésus lui-même nous légua, et que l'on est heureux de sentir devant soi, nous conduisant, comme par la main, quand il faut, après de graves infidélités, se présenter à son Fils pour redemander son amitié et être plantés, *σύμφυτοι*, ou greffés à nouveau, selon le mot de saint Paul [1], sur le tronc par qui seul germe le salut. La filiale et tendre dévotion à Marie a toujours été celle des bons Séminaristes.

Si, parmi les Saints, ils désirent en prendre quelques-uns plus spécialement pour modèles et protecteurs, aidez-les à chercher, à travers leur vie, Jésus-Christ, comme à travers Jésus-Christ nous devons saisir Dieu.

Quant au Sauveur lui-même, pourquoi le diviser, le transformer, le défigurer, alors qu'il s'agit tout simplement pour nous de l'écouter, de l'imiter, de l'aimer et de l'adorer? Sans parler de ces images étranges qui nous

---

1. *Rom.* VI, 5.

le représentent étalant au centre de sa poitrine un immense cœur symbolique qui dit si mal ce qu'un geste, un regard pouvaient dire si bien, et pour ne citer qu'un exemple entre mille, que penserait Paul du petit Enfant Jésus de Prague, avec son vêtement d'or et les accessoires de sa future royauté? Avec quelle énergie il crierait qu'il faut savoir une seule chose, Jésus crucifié. De fait, est-il rien de plus éloquent, de plus saisissant, de plus conquérant que la Croix? Je n'ignore pas que toutes ces dévotions diverses dont j'ai quelque peine à m'accommoder peuvent se raisonner et se défendre au point de vue de la théologie et de l'orthodoxie la plus rigoureuse; mais cela veut-il dire qu'elles soient utiles à notre génération? *Omnia licent, sed non omnia expediunt* [1].

Je vous supplie d'élaguer prudemment tout ce qui vous paraîtra excessif bien qu'existant depuis longtemps, ce qui sera nouveau et fantaisiste bien qu'il puisse sembler attrayant. Jésus, et Jésus crucifié, voilà la religion. Que saint Paul, cet interprète incomparable de l'Évangile, demeure votre maître dans la formation de ces chers enfants. Défiez-vous de ce qui ne serait ni dans son enseignement ni selon son esprit. Cherchez en lui le *solidus cibus* qui fait les fortes constitutions. Les résultats d'une si saine et si virile éducation peuvent être incalculables. L'Église vous en bénira. Vos prêtres se distingueront certainement un jour de la masse insignifiante et sans feu sacré. Vous me dites:

1. *I Cor.* VI, 12.
2. *I Heb.* V, 14.

« Certains périront à ce régime! » C'est possible, c'est probable, mais ceux qui resteront seront justement les hommes qu'il faut à des âges de décadence, si on veut les réformer. Ils auront une vie religieuse intense, et ils pourront la communiquer.

Faut-il, après ces considérations d'un ordre si élevé, dire un mot de ce qui se rattache aux conditions hygiéniques complétant la formation de nos Séminaristes? Les santés sont d'ordinaire peu robustes, et il importe de ne pas les compromettre au moment même où elles doivent définitivement se fortifier. Donc pas de veilles, pas de travail, pas d'efforts intellectuels superflus ; une nourriture saine, abondante et soignée par les bonnes religieuses qui ont la charge de la cuisine. Que celles-ci se pénètrent bien elles-mêmes de leur rôle subsidiairement important dans la sphère inférieure que Dieu leur a départie, et qu'elles s'y dépensent généreusement. Elles sont un rouage d'ordre tout matériel, c'est vrai, mais d'ordre nécessaire, et ne pas apporter à leurs fonctions toute l'attention et l'économie dont elles sont capables serait manquer à leur devoir. Les dépenses de la procure resteraient les mêmes, mais, par leur faute, les résultats à obtenir seraient compromis. Pas de recherche, mais le soin et l'abondance permettant à ces jeunes gens de vingt ans de réaliser solidement le *mens sana in corpore sano*.

Trois repas par jour doivent, s'ils sont sérieusement pris, suffire à la vie physique et sagement réglée du jeune homme. Sauf de rares exceptions, *quod ampliùs est à malo est*. Que le Séminariste se dise avant de se mettre à table,

comme saint Vincent de Paul : « Malheureux, as-tu gagné ce pain que tu vas manger ? » Et qu'il reporte sa pensée reconnaissante vers Dieu et les bienfaiteurs qui le lui donnent. Qu'il le mange humblement, et comme en rougissant d'avoir à satisfaire ce besoin de la bête humaine. Les religieux cachent leur tête sous leur capuchon pour mieux exprimer cette honte.

Favorisez les exercices physiques autant qu'il se pourra. Des jeux animant les récréations seraient meilleurs que les promenades où vos jeunes philosophes et théologiens discourent à la mode des péripatéticiens. Si les maîtres veulent s'y mêler, ils connaîtront bien mieux leurs élèves, et ils pourront plus aisément les édifier et les corriger. Il est à regretter que les vrais exercices physiques soient réservés seulement au jour de congé qui coupe la semaine. On ne fera jamais trop pour obliger les nerfs à se détendre, les muscles à se fortifier, l'agilité à s'affirmer. La dignité ecclésiastique ne perdra rien à ces luttes d'adresse, de vigueur, d'élasticité, et vos élèves n'en reprendront que mieux l'observance du recueillement, sitôt la récréation finie.

Ici il est d'usage, quand les chemins de Périgny sont boueux, de conduire vos jeunes gens sur les bords de la mer. Ce spectacle de l'Océan est toujours sain, réconfortant et suggestif pour les fils de la côte, habitués à glaner sur la plage, et à travers les roches, les mollusques qui ont fait tant de fois le plat ordinaire du repas familial. Laissez à ces braves et bonnes âmes le plaisir de se dilater en face de la mer. Cela fait toujours du bien.

Quand un tempérament paraît s'affaiblir, je vous supplie de le surveiller avec des yeux de mère, et de le réconforter avec des entrailles de père. Ceci est encore de votre devoir, et un avenir compromis par une mauvaise santé serait plus tard, pour vous, une responsabilité regrettable.

Consignez soigneusement dans des registres qui feront foi pour l'avenir, non seulement les notes annuelles obtenues par chaque élève aux examens semestriels, mais les observations que vous aura suggérées l'étude sérieuse et impartiale du caractère de chacun d'eux. Ceci pourra, dans la suite, seconder heureusement les décisions et les choix d'une sage administration diocésaine.

III

Bien lester le navire, le munir de tous ses agrès, lui assurer même la force motrice qui doit l'entraîner, ce ne serait pas assez. Il importe de lui marquer sa destination précise, en y joignant les indications utiles pour l'atteindre. Nous savons bien que là tend toute la formation donnée au Séminaire, mais il nous paraît sage de compléter la série de nos conseils, en vous rappelant certaines directions principales qu'il sera bon d'inculquer aux jeunes prêtres, au moment de les jeter dans la mêlée humaine où ils devront exercer leur ministère. Quelle doit être leur attitude dans le monde ennemi où ils vont entrer, quel leur dévouement à l'Église qu'ils veulent servir, quelle leur paternité dans le troupeau qui leur sera confié. Voilà ce qui nous reste à dire.

Vis-à-vis du monde, adversaire à vaincre et à convertir, ils ne devront jamais perdre de vue la loi essentielle de l'apostolat chrétien. Ils seront des conquérants, sans doute, et la terre est ouverte à leurs saintes ambitions, mais des conquérants par l'exemple, par la douceur, l'humilité, la patience, la charité. Ces pêcheurs d'hommes ne devront pas se lasser de traîner çà et là, sans bruit, sans découragement, sans présomption agressive, leurs filets, tantôt faisant des pêches miraculeuses, tantôt ne prenant rien, mais toujours heureux de dépenser leurs forces et leur vie au service et sous le regard du Maître qui les a appelés et envoyés. Jamais de zèle intempestif. S'il produit parfois de brillants résultats, ces résultats, le plus souvent, passent vite. La sagesse de l'ouvrier évangélique consiste à édifier par ses propres vertus, à prier et à travailler pour faire mûrir le fruit, mais à ne le cueillir que quand il est réellement parvenu à sa maturité.

Rien de ce qui est violent, à moins qu'il ne s'agisse de réprimer nos propres passions, n'est selon l'esprit du Maître. Pénétrez bien vos jeunes élus qu'ils sont envoyés dans le monde comme des agneaux à la conquête des loups. Du Messie il avait été dit : « Voici mon serviteur, j'ai mis mon esprit sur lui ; il annoncera la justice aux nations. Il ne criera point, il ne fera pas entendre les éclats de sa voix sur la place publique [1]. » Tels devront être les disciples. Toute autre conception de leur ministère

---

1. *Is.* XLII, 1-2.

serait fausse et dangereuse, quoi qu'en disent certains publicistes inconsidérés, qui, récemment, à propos de ma lettre sur la situation faite à l'Église de France, ont, les uns confondu la douceur avec l'inaction, comme si elle n'était pas l'énergie suave à qui est promis le règne final dans le monde [1], les autres affecté d'identifier la règle évangélique de rester dans le domaine spirituel qui est le nôtre, avec la plus lâche indifférence. D'un commun accord, ils n'ont pas hésité à nous proposer comme modèles à suivre Mathathias poignardant l'israélite infidèle à la loi, et les Machabées brandissant le glaive de la révolte pour exterminer les impies. A ces ardents en paroles, il n'y aurait qu'à redire le mot du Maître aux fils de Zébédée, quand ils voulaient appeler le feu du ciel sur une ville samaritaine inhospitalière : « Allez, pauvres gens, vous ne savez guère de quel esprit vous êtes [2] ! » Autre fut la Loi ancienne, autre est la Loi nouvelle, ne l'oublions pas. Jésus a été agneau, et il a vaincu les loups et les lions. Il nous veut agneaux marchant sur ses traces, et faisant la conquête des méchants par notre infatigable charité.

Je sais bien que, pour accepter cette thèse, il faut avoir une foi particulièrement vive, celle qui croit contre toutes les prévisions et espère contre toutes les expériences humaines. Mais, qui donc l'ignore ? le Christianisme est une apparence de paradoxe moral, ou, selon le mot de saint Paul, une folie, qui déconcerte toute sagesse terrestre.

---

1. « Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. » *Matth.* v.
2. *Luc*, IX, 54.

Or, l'histoire nous apprend que c'est cette folie seule qui a eu raison du paganisme, de ses violences et de son immoralité. Si, en des temps qui n'étaient plus ceux de l'Évangile et qui n'avaient — ne l'oublions pas, car de là vient tout le malentendu — rien de semblable aux nôtres, l'Église a pu procéder autrement, il n'est pas démontré qu'elle n'eût pas abouti par d'autres chemins à une victoire plus universelle. Partout où elle a progressé, dans les missions, chez les sauvages, c'est par la maxime évangélique qu'elle a triomphé. Croyez-moi bien, c'est cette maxime qui portera toujours les meilleurs fruits.

Sans doute, il est incontestable que le prêtre, ayant devant l'État toutes les obligations du citoyen, doit, en principe, jouir de tous les droits civiques. Oui ; mais que d'autres droits il sacrifie librement et d'un ordre plus élevé que celui où se meut la vie civile ! La question n'est pas de savoir ce qu'il peut faire, mais bien de se déterminer pour ce qu'il a de mieux à faire. Or ce mieux nous semble être la parole de Jésus-Christ : « Agneaux parmi les loups ; gens qui vivent dans le monde, mais qui n'en sont pas ; douceur à qui rien ne devra résister », tel est le mot d'ordre de l'Évangile.

Et voyez comme ce programme s'harmonise avec la recommandation solennelle du Maître : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ! » Rien de violent, rien d'impérieux, rien d'oppresseur. Douceur et humilité vis-à-vis du monde, voilà les armes divines. Si une fois ou l'autre Jésus s'est servi de fouets, c'était bien pour rétablir l'ordre, mais l'ordre dans l'intérieur du temple,

dans la maison de son Père. S'il a éclaté en invectives violentes contre les Pharisiens et les faux dévots, c'est encore en se maintenant exclusivement dans la sphère religieuse qui est la sienne, et qui reste aussi essentiellement la nôtre, celle où, avec toute l'énergie dont nous sommes capables, nous devons défendre et faire prévaloir les droits imprescriptibles de Dieu et de l'Église.

Non que cette douceur évangélique soit exclusive de la prudence qui déjoue habilement les calculs, surveille et démasque les agissements du mal. Elle devra s'allier avec elle ; seulement on remarquera que, pour ne pas rester trop humaine, elle aura encore à se combiner avec la simplicité séduisante de la colombe. Quel idéal que celui du ministre de Dieu se tenant dans ces régions supérieures où, par sa vie toute de foi, de bonté, d'abnégation, il s'impose à qui le trouve sur sa route, comme le véritable chercheur et sauveur d'âmes ! Sans remonter à Vincent de Paul, ou même au curé d'Ars, n'avez-vous pas vu et admiré plus d'une fois dans nos paroisses ce prêtre rien que prêtre, vénéré et aimé de tous ? En fait de politique, il n'en voulait connaître qu'une, celle de l'Évangile, politique universelle, de tous les temps et de tous les peuples, qui se résume en principes généraux, corollaires de la morale éternelle, et permet à celui qui s'en contente de planer au-dessus des discussions irritantes de notre pauvre humanité. Il ne condamnait pas ceux qui, tout en étant prêtres, avaient refusé d'accepter charge d'âmes pour vouer leur activité à la lutte qui se livre fatalement sur les frontières du spirituel et du temporel. Il leur

permettait volontiers de se mêler, au nom de la philosophie ou des sciences sociales, aux questions qui pouvaient améliorer le sort du peuple, et même de prêter main forte à l'élément laïque qui garde, lui, complet et indiscutable, le droit de combattre vaillamment pour les formes politiques ou sociales estimées les meilleures. Il suivait avec sympathie leurs courageuses campagnes. Il réconfortait dans les effusions exquises de l'intimité leurs cœurs découragés ou froissés. C'était son droit et son devoir. Il faisait des vœux pour leur succès. L'homme de Dieu n'a-t-il pas, avant tout, au plus profond de son être, l'amour ardent de l'humanité et le désir de la voir progresser dans la vérité et le bonheur? Son siècle, ses contemporains, qui sont ses frères, ont toujours passionné sa grande âme d'apôtre. Leurs égarements ont beau être scandaleux, leurs folies révoltantes, leurs négations cyniques, il en est humilié, honteux, désolé, mais, gémissant et priant, il ne consentira jamais à désespérer de l'avenir; il escomptera même les chances des plus étranges retours, et il les attendra avec la patience du vieux père qui pleurait le prodigue égaré. Le signe caractéristique de la vraie religion chrétienne, c'est d'affirmer que la miséricorde de Dieu a toujours été et restera à jamais plus grande que la malice des hommes, et d'asseoir sur cette affirmation nos plus consolantes espérances.

Une telle attitude, visiblement passive, du prêtre dans le domaine temporel de la politique, pourra paraître insuffisante à ceux qui ne soupçonnent pas comment elle se com-

bine avec une action diamétralement opposée, et dès lors essentiellement active, dans le domaine spirituel qui est celui de l'Église. S'il renonce à s'occuper des questions du temps, c'est pour avoir plus d'énergie et d'influence, quand il s'agit de traiter celles de l'éternité. Son monde à lui est le monde des âmes ; l'armée où il s'est enrôlé lutte uniquement pour le triomphe de la vérité qui ne passe pas ; son travail, qui recommence sans cesse, est essentiellement d'ordre surnaturel, et la dépense de forces, d'énergie, de courage, qu'il exige surpasse tout ce qui se voit de plus généreux dans les luttes de la vie sociale.

Nos jeunes prêtres, en faisant entre mes mains le serment d'être les hommes-liges de Dieu, *Cui servire regnare est*, prennent l'Église pour mère dans d'autres conditions que le reste des fidèles, et ils lui doivent ce dévouement absolu qui engendre, dans son ensemble, le rayonnement extérieur de sa force ou, si l'on veut, la puissance de son apostolat.

D'abord ils acceptent de n'avoir pas d'autre pensée, d'autres vues, d'autres ambitions que les siennes. De là cette énergie centrale, cette efficacité du commandement premier et indiscuté qui est tout entière ou pas du tout, et que rien ne saurait remplacer. Le bon prêtre se tient sans cesse attentif devant sa mère et épouse, l'Église, affection dominante, exclusive, dirons-nous, de sa vie, et, l'interrogeant du regard, il semble lui dire : « Que voulez-vous que je fasse ? » S'agit-il de défendre, d'expliquer, d'imposer sa doctrine ? Ni les veilles, ni les recherches, ni les courses apostoliques, ni les dangers,

ni les persécutions ne l'arrêtent. Agneau vis-à-vis des hommes prévaricateurs, il devient un lion vis-à-vis des fausses doctrines qu'ils répandent. Sans hésiter, il y laissera la vie plutôt que d'accepter une sacrilège atteinte portée à la vérité. Ah ! ils n'étaient pas des chiens muets, ces martyrs, ces apologistes, ces confesseurs de la foi qui, pour ne pas aboyer contre César, pour ne pas ameuter le peuple contre les bourreaux, n'en faisaient pas moins prévaloir, dans leur dignité impassible, dans leur courage intrépide et déconcertant de résignation, dans leur silence obstiné devant la force brutale, la légitimité de la sainte cause pour laquelle ils offraient leur tête.

Mettez sous les yeux de nos jeunes prêtres ces grands exemples des glorieux défenseurs des droits de l'Église, Ignace, Polycarpe, Justin, Laurent, Athanase, Chrysostome, Ambroise, Thomas de Cantorbéry et les autres. Ils ont mieux fait que de brandir le glaive des Machabées, ils ont accepté la persécution sans maudire les persécuteurs, ils ont donné leur sang, ce qui valait mieux que verser celui des autres. Leur ardeur ou leur vaillance, pour s'envelopper sous la douceur émouvante de la victime résignée, n'en étaient que plus sûres de la victoire. La foi le leur disait, et cette foi voit mieux que les calculs humains de ceux qui n'ont rien compris à l'Évangile. Qu'ils sortent du Séminaire, nos oints du Seigneur, avec la ferme résolution d'être aussi énergiques pour défendre la cause de l'Église que résignés à souffrir les injustices de ses persécuteurs. L'avenir est à eux. Le mot : *Non licet*, que répète sans commentaire, avant de

mourir, le défenseur de la vérité, aura toujours plus d'éloquence que les plus bruyantes démonstrations devant l'opinion publique, dans la presse, aux clubs, ou dans la rue. Qu'ils soient prêts à le dire toutes les fois que nous le dirons nous-mêmes, et ainsi nous demeurerons les pacifiques mais indéfectibles conducteurs des âmes au chemin du salut. A l'Évêque de parler pour éclairer. Aux prêtres de se serrer autour de lui, de répéter sa parole et de propager ainsi le mot d'ordre de l'éternelle vérité et de l'immuable justice. Ainsi s'explique la force vitale, défensive et offensive de l'Église, qui tient en échec, depuis des siècles, avec autant de courage que de gloire, la hideuse et toujours renaissante poussée du mal. Elle est, cette force, dans l'enseignement divin maintenu contre tout et tous par des hommes à qui la vie et la mort ne sont rien, quand les principes de l'Évangile et l'indépendance de l'Église sont en cause, et qui s'offrent, volontiers, comme garants du triomphe final, toutes les fois qu'il plaît à Dieu de les jeter en enjeu suprême dans la lutte héroïque de la vérité contre le mensonge : *Plures efficimur quotiès metimur à vobis ; semen est sanguis christianorum.* Nos adversaires le savent, aussi ont-ils peur des agneaux, alors que les agneaux ne tremblent pas devant leurs homicides violences : *Terremus, sed non terremur*, disait encore Tertullien.

Maintenir inviolables les enseignements et les droits de l'Église ne suffira pas au jeune ministre de Dieu; il devra encore veiller à promouvoir son honneur et à étendre son règne. Il travaillera à la faire honorer, en demeurant,

autant que le permet la faiblesse humaine, un modèle de vie correcte et toute chrétienne. Il aimera tendrement ses frères dans le sacerdoce, les aidera de son influence, de ses conseils, de ses avertissements, s'il y a lieu, se souvenant que le clergé est une famille d'où il faut exclure toute tache déshonorante. Quel bien nous pouvons faire à notre sainte mère, en exerçant une charité spéciale vis-à-vis de ses ministres, plus activement encore que vis-à-vis des fidèles ! et que nous serions forts, si nous savions nous aimer sincèrement les uns les autres, mettant au-dessus de tous les ennuis qui peuvent nous atteindre l'honneur du corps auquel nous appartenons ! Que si parfois notre fraternelle monition demeure sans écho, il nous reste un dernier devoir à remplir : *Dic Ecclesiæ*, et l'Église rejettera la branche morte et répudiera l'indigne qui la déshonore et la salit.

L'élu de Dieu a promis d'assurer le développement de notre sainte Religion. Ici se pose une question très grave, que nous laissons à une autorité plus haute que la nôtre le soin de résoudre. Le premier moyen d'aviser à ce développement ne serait-il pas de nous séparer visiblement de ce qui n'est plus à nous, sauf à en recommencer la conquête ? En tout cas nos Séminaristes doivent se faire à une perspective qui se rapproche de jour en jour. Pendant de longs siècles, l'Église et la société moderne n'ont fait qu'un, et l'on s'était tellement habitué à les voir unies qu'elles nous paraissent l'être encore, alors que en réalité, depuis longtemps, elles ne le sont plus. Oui, par habitude, par convenance, mais sans plus aucune conviction chrétienne, beau-

4

coup d'hommes entrent dans nos temples, y prennent place, et pourtant ni ne sont, ni ne veulent être des nôtres. Nous tolérons ce mélange que le christianisme d'autrefois n'eût pas toléré. Pourquoi ? Avons-nous quelque intérêt à faire illusion aux autres et à nous-mêmes, en laissant croire que nous sommes encore la grande majorité ? Je ne le pense pas. Dès lors, ne vaudrait-il pas mieux être nous et rien que nous, que paraître encore unis à ce qui n'est plus nous ? Ce monde de morts que nous consentons à abriter sous notre nom, et à accueillir dans nos assemblées alors qu'il a positivement, par ses paroles et ses actes, renié la foi chrétienne, n'est-il pas un principe de décomposition, qui nous amoindrit et nous ruine ? N'y aurait-il pas lieu d'élaguer tout ce qui s'affirme hautement comme n'étant plus du Christ ? Quelle est la loge maçonnique où tout le monde peut entrer sans en faire partie ? Quel est le cercle politique où l'on est admis sans être présenté et connu ? Or non seulement nos temples sont ouverts à qui veut y pénétrer, mais participent sans contrôle à nos plus saintes cérémonies, ceux qui ont perdu tout droit d'y participer. Ne voyons-nous pas des parrains, au baptême, s'imposer comme répondants d'une foi qu'ils n'ont plus, et prétendre, en raison de convenances de famille, présider à la création d'un chrétien, n'étant plus chrétiens eux-mêmes ? S'il plaît à des indignes qui ont publiquement volé la fortune ou enlevé la réputation d'autrui de venir s'asseoir à la table sainte sans avoir rien réparé, qui donc se lève pour les écarter ? Et ne dites pas : « Ils sont victimes de leur fausse con-

science ! » La justice humaine, en les condamnant, a parlé assez haut pour la redresser, et, avec saint Augustin, la théologie leur crie : « Pas de restitution, pas d'absolution ! » *Non remittitur peccatum nisi restituatur ablatum.* Il leur plaît de se présenter comme justes, et nous les laissons passer. Et ces libres penseurs qui, conviés à des funérailles, refusent d'aller baiser le Christ parce qu'ils le haïssent, étalant ainsi leur impiété jusqu'au pied de l'autel et devant la mort, qu'ont-ils à faire parmi nous ? *Foris canes !* criait autrefois le diacre. « N'insultez pas à notre foi ! » devrions-nous leur dire avec plus de tristesse que d'indignation. « N'éteignez pas la mèche qui fume encore, observera quelqu'un, et n'achevez pas le roseau à demi rompu ! » Oui, sans doute ; mais si la mèche ne fume plus, si le roseau ne tient plus à la tige, que voulez-vous en attendre ?

Le désordre que nous tolérons n'a qu'un résultat : c'est de faire supposer que toutes les croyances et toutes les négations religieuses sont acceptables. De là l'indifférence toujours croissante qui nous a envahis. La vérité ne semble-t-elle pas avoir perdu ou sacrifié ses droits ? Avoir une religion ou n'en avoir pas, n'est-ce pas équivalent aux yeux de plusieurs ? Assez de si funestes compromis.

L'Église est une élite, par conséquent elle ne saurait être tout le monde. L'heure n'est-elle pas venue de nous compter, de nous reconnaître, de nous dégager, de nous séparer ? Rien d'amer ni d'intolérant dans cette question. Nous n'entendons ni brûler, ni tuer, ni maudire personne, mais aimer, plaindre et prier. Toutefois, la tolérance n'oblige

pas à admettre dans l'intimité, et à traiter comme de la famille ceux qui ne sont pas de la maison. Soyons convaincus que nous ne redeviendrons forts que quand nous saurons exactement qui et combien nous sommes. Quoi qu'il en soit d'ailleurs d'une thèse à étudier plus à fond, si l'occasion s'en présente, que nos jeunes prêtres, bons et indulgents pour tous, sachent distinguer dans les relations de la vie ceux qui sont du Christ et ceux qui n'en sont pas. Non qu'ils doivent se poser en bruyants réformateurs. Le bruit ne fait pas bien. Insensiblement, par leurs paroles et par leurs actes toujours empreints de charité, ils pourront tenter de remettre en vigueur dans le troupeau des règles jadis très sagement posées par l'Église, et par le malheur des temps visiblement tombées en désuétude. On avait commencé par supporter les indifférents, on a fini par subir les incroyants. Le mal est venu de là. Essayons de faire prévaloir une fois de plus la grande loi de sélection, véritable élément de vie et de développement qui a présidé aux origines du christianisme et à son expansion triomphante dans le monde. Elle a repris toute sa raison depuis que l'élément étranger à l'Évangile est devenu, sinon prépondérant, du moins très considérable autour de nous. Courage aux jeunes ! L'avenir doit être à eux. Qu'ils envisagent, sans rien se dissimuler, le triste état de la religion parmi nous et que, légitimement émus du peu d'hommes qui restent dans nos rangs, ils tentent de réparer les brèches que nous avons subies. L'enseignement doctrinal, les œuvres de toute sorte, le prosélytisme éclairé, prudent mais tenace, seront leurs moyens.

Ils considéreront comme perdue la journée où il ne leur aura pas été donné de faire avancer dans la paroisse, ou au moins dans une âme, le royaume des cieux.

Ah! ces chères et pauvres âmes qui seront les brebis du troupeau, comme nos nouveaux pasteurs devront être tout à elles! Qu'il faudrait inspirer vivement à ces jeunes élus, qualifiés tout à coup de vieillards, πρεσβύτεροι, le sentiment de leur étonnante paternité! Demain on leur dira non seulement Prêtre, mais Père. Quel malheur s'ils recevaient ce nouveau titre sans avoir la sainte réalité de l'amour et du dévouement qu'il suppose! En leur mettant la houlette à la main, nous leur donnerons pour mission d'aller engendrer les peuples à la vie spirituelle et de les conduire à la vie éternelle. Veuillez leur rappeler avec insistance tout ce qu'il y a de divin dans les moyens dont ils disposeront pour accomplir leur ministère : l'Évangile à répandre, les sacrements à administrer, la prière ou l'intercession pour tous à pratiquer.

Sans avoir à revenir sur ce qui a fait l'objet principal du cours de Pastorale, dites-leur d'abord le devoir de prêcher invariablement la religion et non pas la religiosité. Sans doute les fidèles ne sont pas appelés à savoir toute la théologie, mais n'oublions pas qu'ils ne peuvent être sauvés qu'en ayant une idée exacte des vérités dont la connaissance est nécessaire au salut. Hélas! de nos jours, l'ignorance religieuse est si générale que, bien des fois, il est plus urgent d'instruire les moribonds que de les confesser et de les absoudre. Heureusement qu'il est un livre assez éloquent pour révéler, au simple coup d'œil, et faire comprendre

sans longs discours nos trois plus sublimes mystères : c'est la Croix. Oui, mais encore faut-il savoir le présenter et le commenter. Puisque la vie chrétienne repose, avant tout, sur le fondement de la doctrine acceptée par la foi : *Qui crediderit salvus erit*[1], celui qui ignore ce qu'est, d'où vient, comment s'assimile le salut, pourra-t-il être sauvé ? Donc que le vrai prêtre commence par instruire, ou présenter très nettement aux âmes ce qui, saisi par l'acte de foi, doit seul être la pierre d'attente et le moyen du salut. C'est son devoir primordial.

Mais l'acte de foi ainsi provoqué se traduit lui-même par des signes extérieurs et plus particulièrement par la participation aux rites, ou sacrements, qui créent et entretiennent la vie spirituelle. Or les dispensateurs de ces sacrements, ce sont encore ces jeunes apôtres, que nous allons jeter au milieu du monde, ayant en main et sur les lèvres la plus étonnante, la plus surhumaine puissance. Faites qu'ils aient conscience de leur incomparable dignité, et qu'ils prouvent qu'ils en ont conscience. Comme il est beau le prêtre qui se sent réellement prêtre ! Rien qu'à le voir pénétré de son rôle et comme illuminé d'un rayon céleste, tous jugeront que son âme touche directement à Dieu, et y puise les éléments de salut que sa main répand sur la terre. Il baptise saintement ému, convaincu qu'il crée réellement un chrétien, c'est-à-dire qu'il lave une âme, la fait passer de la mort à la vie, la

---

1. *Marc*, VI, 16.

réhabilite, l'enrôle au service de Jésus-Christ et l'inscrit ainsi parmi les ayants droit à l'héritage du ciel. Pour lui, jamais de cérémonies précipitées et défigurées par la routine. Toujours le sentiment très marqué de ce qu'il fait, l'intelligence parfaite de ce qu'il dit, et une gravité dans la tenue qui édifie et ravit l'assemblée des fidèles.

Il célèbre les saints mystères avec autant de solennité que si sa petite et pauvre église était une cathédrale. Avec zèle il invite les âmes à venir recevoir de ses mains l'auguste Victime qu'il immole tous les jours. L'Eucharistie n'est-elle pas la forme concrète par laquelle le croyant saisit le salut et l'auteur même du salut ? S'il appartient à la communion spirituelle, cet acte de foi permanent et efficace par lequel nous nous approprions sans cesse le fruit de l'arbre de vie, de nous maintenir dans l'amour de Celui qui nous sauve, c'est à la communion sacramentelle qu'il revient de nous unir physiquement, par système de transfusion de vie, à l'objet et au principe même de cet amour. Dès lors nos jeunes pasteurs ne devront pas craindre de provoquer, comme, par vous, ils y auront été provoqués eux-mêmes, leurs brebis à la communion fréquente. Cette pratique fut la force et la consolation de l'Église primitive. Avec prudence, il est bon de la remettre en honneur.

Le sacrement de pénitence peut vous suggérer aussi d'utiles recommandations. Nos jeunes dispensateurs des mystères divins ne se présentent pas aux peuples tenant en main rien que le pain qui nourrit, ils ont aussi la puissance qui délie. Ils offrent le pardon au repentir, le

calme à la conscience, la vie à l'âme qui était morte. Quels sauveurs la faible humanité trouvera en eux ! Oui, mais qu'on y prenne garde ! Pas d'abus au saint tribunal de miséricorde. Le premier serait d'y attirer trop fréquemment, le second d'y retenir trop longtemps. Cette fréquence, qui ne déplaît pas à une catégorie de fidèles timorés, peut avoir l'inconvénient de substituer en apparence et par l'habitude qu'on en prend, l'efficacité d'un rite sacramentel à l'action individuelle de l'âme se gourmandant, se jugeant, se réformant elle-même. Il serait plus dans nos vieilles traditions d'habituer les vrais fidèles à se laver eux-mêmes des légères souillures que la faiblesse humaine imprime journellement aux cœurs même les plus purs. Dès lors la comparution devant le juge n'est plus aussi nécessaire. Un acte d'amour peut la suppléer. Ne mettons pas inutilement à la place du ressort humain que la grâce veut faire jouer, l'action immédiate de Dieu nous venant en aide par le sacrement. Il semble qu'on donnerait à la vie religieuse une énergie de plus, en inspirant aux fidèles une haute idée de ce que peut, par elle-même, la vraie contrition, celle qui déteste le péché parce qu'il est le mal de Dieu plus encore que le mal de l'homme. En tout cas, il est bon de les habituer à se déprendre insensiblement de toutes vues d'intérêt personnel dans la lutte engagée contre le mal, et de les obliger à donner le grand rôle à l'amour pur de Dieu. Qu'il vaut mieux élever que terroriser le cœur de l'homme, toutes les fois qu'il est susceptible de sentiments généreux ! Ceci est surtout vrai à propos du sacrement de

pénitence, sacrement de repentir et de justice sans doute, mais surtout sacrement de divine miséricorde.

Je disais qu'il ne faut pas retenir trop longtemps ceux qui viennent se faire juger au saint tribunal ; ce serait en compromettre la dignité. Seules doivent s'y traiter les affaires de la conscience qui humblement s'accuse devant Dieu. Tout le reste y devient déplacé et dangereux. Il est si facile de détourner de sa fin, sinon de corrompre, ce que le Maître avait sagement ordonné pour le bien de tous. Ah ! que nos prêtres se présentent toujours à leurs pénitents couronnés de leur triple auréole de juge, de médecin et de père ! Ils éviteront ainsi les familiarités, pleines de péril. Que chacun d'eux, allant siéger pour absoudre, murmure tout bas la devise qui résume ses devoirs: Dignité et Bonté! *Parens et Sacerdos !* Manquer de dignité ou de bonté, c'est risquer de mettre ou de laisser la mort là où on devait faire germer la vie.

Si une âme a besoin de soins spéciaux, mieux vaut les lui donner ailleurs que dans ce sanctuaire de la justice et de la miséricorde divines, sanctuaire qu'il faut toujours craindre de transformer en vulgaire parloir. Le bon pasteur retrouvera aisément sous sa main les brebis grandes ou petites qui réclameront ses lumières et ses encouragements. Il nous paraît, en effet, qu'un de ses devoirs est de se mêler le plus possible à la vie de ses fidèles, partageant leurs espérances, leurs inquiétudes, leurs joies, leurs tristesses; s'intéressant à tout ce qui les touche, même, autant que la discrétion le permet, dans l'ordre temporel ; venant à leur secours par ses conseils, ses

influences, ses aumônes, s'il le faut ; s'asseyant simplement et paternellement au foyer de famille pour y surveiller et seconder le développement moral de ceux qui y restent et la persévérance de ceux qui vont le quitter. Dites-lui comme chacun l'estimera à sa place, s'il y va encourager ceux que la souffrance et le malheur éprouvent, pleurer avec ceux qui y pleurent, parler non sans émotion de ceux qui sont morts et qu'il aura lui-même conduits, la main dans la main, jusqu'au seuil de l'éternité. Rien ne saurait plus heureusement que la visite, non pas banale mais sacerdotale, des malades, les suprêmes consolations aux mourants, les sincères sympathies à ceux qui les pleurent, mettre en relief la plus haute et la plus réelle des paternités.

Qu'il est touchant encore de voir le bon prêtre, après avoir pieusement scellé par l'onction sainte les membres ou mieux l'âme du frère que la mort emporte dans l'éternité, comme une lettre de l'Église de la terre à l'Église du ciel, achever dignement son rôle de père, en rendant avec respect et affection les derniers devoirs à sa dépouille mortelle. Il paraîtra alors, grave et pénétré, plutôt conduire un deuil de famille que présider une cérémonie. Les nôtres sont nôtres, il faut qu'on le sente et qu'on le voie.

Tout au contraire, désintéressons-nous de la sépulture de ceux qui nous ont reniés pendant leur vie. Il ne nous sied pas de disputer leurs misérables restes à la franc-maçonnerie, à l'athéisme et à la libre pensée. C'est établir au pied de l'autel une promiscuité où le fidèle et l'infidèle

reçoivent des honneurs identiques. Le peuple, dans sa foi naïve, s'en émeut. Une vaine crainte de voir se multiplier les enterrements civils n'est pas digne de l'Église. Puisque les incroyants ont librement choisi et cyniquement affecté de vivre loin de nous et contre nous, plaignons-les, mais qu'ils soient ensevelis sans nous. Et qu'on n'allègue pas un regret possible, bien que muet, de ces impies à leur dernière heure. Tout en souhaitant que ce regret ait été réel bien qu'invisible, nous ne saurions oublier que plus réel encore a été le scandale donné par toute leur vie, scandale que rien n'est venu réparer. D'ailleurs, la sépulture ecclésiastique n'est pas nécessaire pour entrer au ciel. Prouver aux yeux de tous que nous rendons cet hommage à ceux-là seuls qui en sont dignes serait certainement une leçon profitable à beaucoup. Finissons-en avec de misérables complaisances, ne recherchons pas le triste honneur d'être les fossoyeurs de l'humanité, mais conduisons seulement les funérailles de nos frères. Les perpétuels compromis que nous subissons pour la consolation des familles sont une atteinte à la sainteté de l'Église et une injure à la vérité. Dieu ne peut nous approuver. Quoi donc? Vos cérémonies les proclament chrétiens, et eux ont toujours affirmé qu'ils ne l'étaient plus! C'est encore là une de ces situations pleines de mensonge que nos jeunes prêtres seront désireux de ne pas prolonger. Si la fraternité n'est pas évidente, laissez passer le cadavre, il n'est pas à vous. Plaignez le sort de la pauvre âme, et priez.

Le prêtre doit, en effet, être l'homme de la prière pour tous, croyants et impies, en tous lieux et toujours. Puis-

sent nos futurs pasteurs se pénétrer vivement de ce rôle d'intercesseur et de médiateur qu'ils devront remplir, élevés qu'ils seront entre ciel et terre par leur sublime vocation ! Cette pensée tiendra leur vie heureusement fixée dans les régions supérieures où l'homme sent, voit et touche Dieu. D'office, ils parleront au ciel et du ciel : au ciel pour demander grâce et pardon à Celui qui y règne, c'est là le but de la prière publique que l'Église mettra sur leurs lèvres ; du ciel pour en développer le règne ici-bas, en montrant les félicités qui nous attendent là-haut.

Tel est à peu près l'idéal qu'il faut présenter à vos jeunes lévites. Quelqu'un dira : « C'est l'irréalisable ! » Répondez : « C'est le nécessaire ! » N'avez-vous pas entendu les doléances des meilleurs parmi nos vieux prêtres sur la tenue et l'esprit du jeune clergé, les critiques du monde sur sa science insuffisante ? Que serait-ce si les anges gardiens et Dieu étaient appelés en témoignage ? D'ailleurs faut-il être prophète pour voir l'orage qui, formé de toutes parts, va éclater sur l'Église ? Oui, ses ennemis qui nous abusent astucieusement depuis un demi-siècle par de fausses promesses de paix, de concorde, de protection, sont prêts à lever le masque pour dire : « Enfin nous voilà les maîtres ! Le siège est fait. La place est prise. Vous n'avez plus qu'à capituler. » Que l'union, depuis longtemps faussée et menteuse, entre l'Église et l'État, se perpétuât encore chez nous à travers les dénis successifs de justice et l'asservissement déloyal qu'on nous impose, ce serait un vrai prodige. Les plus endurants doivent en convenir, nous sommes rejetés dans nos derniers retran-

chements. Demain, si Dieu n'arrête le mal, ce sera la lutte générale, à outrance, suprême contre nous. Et quelqu'un s'étonnerait de nous voir tenter de mettre en ligne tout ce que nous pourrons recruter de vrais et bons soldats! L'an passé nous demandions à nos Séminaristes la science : elle est indispensable pour lutter contre l'impiété. Cette année nous leur demandons les vertus sacerdotales : elles ne le sont pas moins pour tenir tête à l'immoralité. Que nous donneront-ils? L'avenir le dira. En tout cas, on nous rendra ce témoignage que, dès le premier instant, nous n'avons rien négligé pour recruter, épurer, aguerrir le régiment dont nous sommes le chef. Le seul moyen de vaincre c'est de devenir franchement les hommes de l'Évangile. Si je ne le suis pas moi-même, je supplie, une fois de plus, ceux qui m'aiment de me le montrer. Je les remercierai et je changerai. Si mes prêtres ne le sont pas tous, je leur demande de se corriger, de corriger leurs frères et de m'aider à éliminer les incorrigibles. L'honneur du régiment, voilà ce que je prêche à toute heure. Dieu me donne de le voir assuré.

Non, le type du vrai prêtre, tel que je vous prie de le présenter à nos Séminaristes, n'est pas, heureusement pour l'Église, une simple utopie. Votre foi sait qu'avec la grâce de Notre-Seigneur on peut le réaliser, du moins à des degrés divers. Tous ne sont pas, en effet, appelés à la même perfection. Dieu, aussi bien que nous, ne demande à chacun que la franche et bonne volonté.

O noble race d'élus, sacerdoce royal, nation de saints[1],

1. *I Pierre*, II, 9.

en espérance je vous vois déjà naître, et je vous salue avec amour! A vous il appartiendra d'assurer à l'Église cette domination sur les âmes qui lui revient par droit de naissance. Au lieu d'accuser toujours le monde qui s'obstine à vivre hors de nous, commençons par nous transformer nous-mêmes. Alors nous pourrons essayer utilement de transformer les autres. Ayons des vertus, et nous aurons de l'influence, vertus humaines de droiture, de loyauté, de bonté, qui nous feront estimer des hommes, vertus surnaturelles de foi active, d'abnégation profonde, de douceur et de charité qui nous feront aimer de tous. Soyez vraiment prêtres. Je voudrais qu'à toute heure l'Église pût être fière de vous, et que, s'ils n'ont pas le courage de dire avec les fidèles : « Voyez nos bons prêtres ! » les incroyants soient du moins obligés de convenir que vous êtes les amis sincères de l'humanité.

Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ aide vous et les vôtres, Monsieur et honoré Supérieur, à faire ce que l'Église attend de votre générosité.

La Rochelle, ce 24 août 1902,
en la fête de saint Barthélemy, apôtre et martyr.

† ÉMILE-PAUL,
Évêque de la Rochelle et Saintes.

Poitiers. — Librairie H. Oudin.